6e ANNÉE, N° 292. — MERCREDI, 19 MARS 1851.

ON S'ABONNE:

A Constantinople, au Bureau du Journal *A Galata*.

Dans les Villes de Littorat, à l'Agence des Paquebots français.

A Malte, chez *M. G. Muir*, libraire.

A Marseille, chez Mr veuve *Camoin et Cie*.

A Londres, chez *MM. James Cowie et Son*, Foreign Newspaper Office, 9, St Ann's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Constantinople..... un an, 8 colonat.
6 mois, 4 »
Provinces et Etranger un an, 9 »
6 mois, 5 »

PRIX DES ANNONCES:

La ligne..... 5 piastres ds 6.8.
Le journal paraît les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.

Les abonnements datent du 1er et du 16.

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 19 Mars.

L'homme propose et Dieu dispose. Le 4 janvier dernier, nous avons commencé le compte-rendu du livre intéressant et instructif à plus d'un titre du prince Nicolas Soutzo, *Notions Statistiques sur la Moldavie*, avec la pensée d'en faire ressortir sans trop de retard le mérite mieux que nous ne l'avions fait dans notre premier article; et c'est seulement aujourd'hui qu'il nous est donné d'en continuer l'analyse. L'auteur voudra bien nous pardonner, et nous permettre de rejeter la faute de cet ajournement sur d'autres occupations qu'il nous a été impossible de différer.

Ceci dit pour j'acquit de notre conscience, nous reprenons la suite de nos réflexions, ou, pour mieux dire, nous allons mettre en saillie l'économie de cet excellent travail, sans nous inquiéter le moins du monde si son ordonnance est en tout point conforme aux règles classiques des maîtres en renom, et si la *Statistique* est une science dans la véritable acception du mot. Une discussion scolastique en forme pourrait paraître pédante sans ajouter le plus petit charme à nos affirmations, et nous croyons fort que nous ne ferions qu'un hors-d'œuvre sans but utile en examinant si la *Statistique* est une science ancienne, ou bien si son extrait de baptême date d'Achenwall; si elle n'a pour objet que les quantités ou les rapports numériques, ou si elle embrasse tous les éléments de la vie sociale; en quoi elle diffère de l'histoire, et comment l'ont traitée les Schlœzer, les Büschin, les Schubert, les Melchior Gioja, les Bernouilli, les Balbi, les Charles Dupin, les Moreau de Jonnès, les Michel Chevalier, les Malthus, les Mac-Culloch, les Porter, etc., etc., etc.. Contentons-nous de dire qu'à l'exemple de plusieurs auteurs fort estimés, le prince Nicolas Soutzo a divisé son livre dans l'ordre suivant: le territoire, la population et la production. C'est cette classification qui va nous guider dans notre analyse, que nous abrégerons le plus possible, afin de pouvoir toucher à un plus grand nombre de sujets.

Notre auteur débute en redressant les erreurs des voyageurs qui ont parlé de l'étendue territoriale de la Moldavie, et il en fixe la superficie à 1907 lieues carrées environ, d'après les données les moins incertaines. Puis avec un groupe des Carpathes et leurs ramifications qui serpentent dans le pays en formant çà et là de délicieuses vallées pour aller se perdre aux rives du Danube; avec les rivières qui sillonnent un sol des plus accidentés, et il ne faut pas oublier le Sereth qui doublera un jour la valeur des pays qu'il traverse, le prince Soutzo compose un tableau des plus riants, où la forme poétique s'allie à merveille avec l'exactitude du statisticien, et qui ne souffre aucunement des capricieuses variations du climat qui va de la température des contrées les plus chaudes à celle des latitudes les plus froides. Cependant, ce tableau a aussi ses ombres, c'est-à-dire des fièvres intermittentes, gastriques, bilieuses, nerveuses, des maladies de foie, des rhumatismes, des affections hémorrhoïdales, etc. Somme toute, c'est une des plus belles contrées de l'Empire Ottoman et Dieu, S. M. I. le Sultan et le prince Grégoire Ghika aidant, il est permis de croire que son avenir répondra à leurs vues, et qu'il différera surtout de son passé par la justice et par une plus équitable répartition des droits et des devoirs, des charges et des bénéfices de la société moldave.

Puis vient un autre tableau, moins poétique sans doute, mais qui offre plus d'intérêt. Ce sont les produits du sol, et le savant écrivain fait passer sous nos yeux les trois règnes de la nature, pour nous servir d'un terme éminemment classique. Animaux féroces, rongeurs, ailés, ruminants, solipèdes, pachydermes; oiseaux de proie, oiseaux à bec de pie, oiseaux chantant, hirondelles, grimpeurs, ramiers, gallinacées, échassiers, oiseaux aquatiques; animaux à sang froid, les amphibies, les lézards, les serpens, les batraciens, les sans-queue; les poissons, les malacoptérygiens, les insectes, les ortoptères, les crustacées, les vers et les acéphales; tout cela est divisé, ordonné, classé avec nomenclature française et latine. Le règne végétal et le règne minéral n'y sont pas moins riches en productions que le règne animal: on y trouve le bouleau et l'or; le sapin et l'argent; le blé et le cuivre; le maïs et le fer; la vigne et le plomb; l'olivier et le quartz; le figuier et l'alunite; les prunes et la soude muriatée; les pommes et l'anthracite, etc., etc. La flore est très variée, et n'est pas moins belle que celle de pays fort vantés.

Nous faisons remarquer que ce pêle-mêle des produits de ces deux règnes est notre fait, et non celui de l'auteur qui a mis dans toutes les parties de son livre une ordre et une clarté admirable. On peut s'en convaincre en le lisant, mais surtout en parcourant la division territoriale qui se subdivise en plusieurs tableaux dont quelques-uns sont présentés sous de nombreuses formes, afin que la pensée en soit saisie d'une manière instructive.

La division administrative comprend 13 districts, 44 villes, 63 arrondissements et 1,935 communes. L'étendue de chaque district est indiquée de quatre façons dans un tableau: en verstes, toises carrées, lieues carrées et falthes.

La division du territoire en trois zones permet à l'auteur de se livrer à des observations d'une véritable importance: les mesures ci-dessus s'appliquent également à chaque zône. Au moyen de ce triple cadre, nous apprenons bien mieux la diversité du prix de la terre de chaque localité, la nature de leurs productions, la facilité de leurs débouchés et enfin les ressources des différentes parties de la Moldavie.

Cette seconde division conduit logiquement l'auteur à la troisième, qui est la division agricole. Ici les tableaux se multiplient pour nous faire connaître la mesure en falthes des terres de labour, de pâturages, de prairies, de vignes et de forêts de chaque zône; et au compte de l'auteur, les terrains productifs occupent à peu près la moitié de la surface totale du sol, tandis que l'autre moitié est occupée par les villes, les communes, les jardins, les lacs, les marais, les rivières, les grèves, les rochers, les carrières, les terrains en friche ou incultes et les voies publiques. L'importance de chaque production y est estimée en chiffres; puis l'auteur répartit le terrain d'exploitation en trois classes de propriétaires qui sont: les monastères, les rezèches et les particuliers, et nous indique la corrélation qui existe entre les divisions territoriales agricoles de ces trois classes de propriétaires dans les trois zônes. Nous regrettons que l'espace nous manque pour la reproduction des calculs ingénieux de cette partie du livre. Mais nous ne devons pas omettre ces faits qui ont bien leur signification: les monasteres, qui sontau nombre de 122, si nous ne nous trompons, possèdent près du cinquième des terres, et comme ils sont tres riches, ils nourrissent un grand nombre de pauvres, sans les instruire aucunement: ceci nous reporte en plein moyen-âge, et nous sommes au milieu du 19e siecle! Il faut bien dire aussi qu'il y a 71,083 familles composées de boyards, fils de boyards, employés, clergé, domestiques, etc., qui ne s'occupent d'aucune espèce d'industrie: c'est presque le quart de la population. Le passé est souvent lourd au présent et à l'avenir.

Le chapitre sur la population n'intéresse pas moins que celui qui précède. Dans un aperçu général, le prince Soutzo nous initie à la donnée originaire des Moldaves, à leurs évolutions politiques, et nous conduit au traité d'Andrinople conclu en 1829. Il continue, et il nous explique que la fertilité du sol moldave, la fécondité du pays en ressources industrielles, ont de tout temps attiré sur son territoire des étrangers de toutes les nations, qui y exercent en général le commerce, les arts et les métiers, sans y payer le moindre impôt de patente, ce qui n'est pas juste du tout; c'est du moins notre opinion, que nous avons longuement développée dans ces derniers temps. Il y a des Grecs, des Bulgares, des Arméniens, des Juifs, des Tziganes, des Hongrois, des Allemands, populations qui se sont adjointes aux indigenes, et sur chacune desquelles l'auteur dit quelques mots historiques qui font bien dans son ouvrage. Puisque nous sommes au chapitre de la population, nous ne sommes pas tenus à la même modestie que l'auteur, et nous serions ingrats, nous qui avons visité ces pays, il y a quelques mois à peine, en ne disant pas que les Moldaves, ainsi que les Valaques, pratiquent l'hospitalité envers les étrangers et les Français surtout, de la manière la plus généreuse, la plus large, la plus cordiale: c'est l'hospitalité des anciens rehaussée par les raffinemens de la civilisation; cette hospitalité n'a peut-être d'égale que celle des Musulmans. N'omettons pas cette particularité: à Yassy, comme à Bucarest, les gens de bonne compagnie parlent aussi bien le français qu'à Paris.

Le prince fait ensuite trois catégories de ces diverses populations: les boyars, les négociants et artisans et les villageois cultivateurs. A la fin de la déplorable administration du prince Michel Stourdza, le nombre des boyards était de 2,680, et aujourd'hui comme alors, ils ne paient point d'impositions, bien que la presque totalité des avantages sociaux soient pour eux. Ce privilége, qui a disparu de toute l'Europe, durera-t-il long-temps encore en Moldavie? Les négocians et artisans paient de 60 à 240 piastres du pays, et les villageois une capitation de 30 piastres prelevées par cotisation entre les habitans de chaque commune. Indépendamment des boyards qui ne paient pas un para de contributions, il y a encore dix autres classes qui jouissent du même privilége. On voit qu'en Moldavie, et il en est de même en Valachie, le système général des impôts est un peu suranné, et qu'il ne serait pas mal d'y apporter des modifications notables dans l'intérêt de la justice et du trésor public, qui depuis quelque temps est inhabile, qu'on nous passe cette expression, à joindre les deux bouts. Les classes privilégiées se composent de 93,900 familles, et de 469,500 individus. A 40 P. les plus aisés, cela ferait une somme assez avenante, plus de 12 millions au moyen desquels on pourrait placer la principauté dans une voie de prospérité incroyable, si tout cet argent était employé en travaux productifs. Les contribuables, divisés en neuf classes, forment 198,521 familles, et présentent un chiffre de 1,462,105 individus, ce qui donne 766 habitans par lieue carrée: la Valachie n'en donne que 654 et la Russie d'Europe que 214. A ce compte, la Moldavie est moitié moins peuplée que la France et l'Angleterre, proportion gardée. Espérons que le progrès dans les institutions fera disparaître cette infériorité par rapport à ces deux pays, car les principautés réunissent ou peuvent réunir facilement toutes les conditions de la plus grande prospérité. Elles sont susceptibles de devenir une Californie non moins riche que celle qu'on est obligé d'aller chercher, à travers bien des périls, de l'autre côté de l'Atlantique. Ces estimations sont suivies de divers tableaux qui font connaître la répartition de la population dans les 13 districts; la relation du chiffre de population qui existe entre ces districts, par zônes et par nature de propriétés, et enfin le rapport des membres de chaque culte dont le chiffre peut se diviser ainsi: chrétiens du rit grec, 1,356,908; catholiques, 44,317; arméniens, 5,600; juifs, 55,280. La moyenne générale des naissances est de 1 sur 55 et celle des décès de 1 sur 88. Si cette partie du livre n'est pas suffisamment développée, ce n'est pas assurément la faute de l'auteur, mais bien le résultat de l'absence d'un bureau de statistique qui aurait constaté quels sont les saisons, les métiers, etc, qui exercent le plus d'influence sur le mouvement de la mortalité. Ces observations sont du ressort d'une bonne administration, car la vie et la santé sont ce que les hommes ont de plus cher.

Le nombre des hôpitaux n'est pas considérable en Moldavie; il y en a sept; mais tous ont des revenus qui s'élèvent de 5,760 P. à 777,223. Ce dernier chiffre appartient à l'hôpital d'Yassy qui porte le nom de St-Spiridion. Il ne serait pas mal qu'il y eût plus d'hôpitaux.

L'enseignement laisse également beaucoup à désirer, non pas à Yassy qui compte un collége, quatre écoles primaires, une école de jeunes filles, une école ecclésiastique et une école de métiers. A part Yassy, il n'y en a qu'une par district: en tout 21 écoles qui sont fréquentées par moins de 3,000 élèves, ce qui ne fait que la 500me partie de la population, tandis qu'en Europe le rapport est du 11me au 8me de la population.

Mais n'oublions pas que cette situation est le produit des administrations qui ont précédé celle qui régit actuellement le pays, et qu'en fait d'établissemens de bienfaisance et d'instruction publique, on peut attendre tout le bien possible des vues nobles, élevées, généreuses du Prince Grégoire Ghika.

Le Prince Soutzo constate cependant, en prenant sa moyenne dans une série de 10 années, un progrès sensible dans la moralité publique, et par les raisons que nous venons de dire, tout indique que ce progrès s'accroîtra et sera beaucoup plus rapide que par le passé. La moyenne des accusations portées devant les tribunaux pour les cinq premières années est de 425, et de 225 pour les cinq dernières. Dans la première période, il y a eu cinq arrêts de mort et 88 condamnations aux salines; dans la seconde, 3 arrêts de mort et 25 condamnations aux salines. L'auteur regrette que l'imperfection des données statistiques, comme nous venons de le dire, ne lui permette pas de faire connaître l'état moral des différentes parties de la population, et il termine cette partie de son livre par le tableau comparatif des divisions territoriales et de la population à diverses époques.

Il nous reste à examiner le chapitre de la production, ce que nous ferons dans un prochain article; mais quoique une analyse soit toujours par elle-même fort aride, on peut se convaincre par ce que nous venons d'exposer et par ce que nous avons dit dans notre feuille du 4 janvier, que l'œuvre du Prince Soutzo est une œuvre laborieuse, de patience et d'érudition spéciale, et qu'à ces divers titres, elle se recommande à l'attention des hommes sérieux et principalement des hommes qui suivent avec sollicitude le mouvement des idées et des intérêts dans les principautés danubiennes.

FEUILLETON.

THÉATRE ITALIEN-NAUM.

POLIUTO,

OPÉRA EN TROIS ACTES,

DE MAESTRO DONIZETTI.

Elles sont finies ces charmantes folies du carnaval; elles sont passées ces nuits étourdissantes, ces intrigues nouées et dénouées dans l'espace d'une heure, le temps quelquefois de soulever la dentelle d'un masque, ces causeries faites sous un confidences qui commencent et finissent par ces mots sacramentels: — Une femme charmante! — Une femme charmante! plus amère de toutes les désillusions! Une femme charmante! Que de déceptions parfois dans ce mot! Si nous en avions le temps, nous pourrions, au lieu et place de ce compte-rendu, vous servir une belle gerbe d'anecdotes toutes fraîches cueillies à droite, à gauche, à toute deux portes, dans l'embrasure d'une fenêtre, un peu partout. Mais bah! qui de vous, chers lecteurs, n'a en réserve un fonds d'aventures à lui bien connues? Et vous mêmes, nos charmantes lectrices, sans vouloir médire ni commettre d'indiscrétion, vous-mêmes ne devez vous pas à ces jours de licence permise servé dans quelque petit coin du cœur? — Bonsoit qui mal y pense! La joie couronne si bien votre front et la jeunesse est un défaut dont on se corrige si vite! — Le mercredi des cendres les a enterrés, tous ces plaisirs, mais l'avenir, si l'avenir existe, nous en garde bien d'autres; fusons donc pénitence en compagnie de *Poliuto* (traduction italienne de Polyeucte).

Le fait est que ce saint martyr entendait autrement la vie que nous, si nous en croyons Corneille et son commentateur M. Cammarano qui, après avoir mutilé outrageusement le chef-d'œuvre du poète, à la bonté de l'intituler l'Eschyle français; il y met au moins des formes, c'est toujours cela de sauvé, et s'il l'assassine, c'est en galant homme.

Nous ne vous ferons pas l'injure de vous raconter cette tragedie de notre Eschyle, puisqu'Eschyle il y a, et nous ne pousserons pas la cruauté jusqu'à vous répéter les longues dissertations et contestes auxquelles la gloire de Corneille a donné lieu. Quant a nous, soit dit en passant, nous ne sommes pas de ceux qui traitent Racine de *perruque* et Corneille de *gan-ache* (pardon de ces expressions peu parlementaires, nous ne les avons pas créées); mais franchement nous n'exagérerons pas notre admiration pour ce glorieux poète jusqu'à dire que sa tragédie soit une admirable et fidèle peinture du cœur humain ou du moins, que si Corneille n'a pas peint les hommes tels qu'ils étaient, ils les a peints tels qu'ils devraient être. Les hommes ne sont pas fort beaux en général et, du temps de Corneille comme de nos jours, l'état des mœurs demandait une complète réforme; mais Corneille avait-il la prétention de faire des seigneurs de la cour et des bourgeois de la ville, des Polyeucte, des Cid et des Horace? Et même à supposer qu'il y eût réussi, avouons en bonne conscience qu'une société, composée de héros de cette taille sans cesse montés sur des alexandrins et des maximes de la plus vertueuse sévérité, ne serait pas toujours agréable à fréquenter. Les hommes, nous venons de le dire, ne sont pas ce qu'ils devraient être, tant s'en faut; mais prenons-les tels que Dieu les a faits et convenons que la société, avec ses grandes et ses petites passions, ses amours, ses haines, ses jalousies, ses ambitions, sa diversité et son choc d'intérêts, ne saurait se plaire que par cette combinaison d'éléments nécessaires à sa vie; que Dieu n'a allumé dans le cœur de l'homme ce desir insatiable qui le pousse et le gouverne, que pour donner du jeu à ses plus nobles facultés, et qu'enfin le poète trouve plus son profit à peindre ces passions qu'à inventer, nouveau Prométhée, une espèce d'individus qu'aucun souffle du ciel n'animne; que, par conséquent, l'école moderne, malgré des exagérations dont elle reviendra sans doute, est bien plus dans la vrai en transportant sur la scène le grand mouvement de la vie humaine, que l'école ancienne, celle des classiques, en mettant dans la bouche de personnages impossibles de fort belles maximes qui n'ont que le tort de durer cinq actes et en vers! Mais nous voilà embarqué dans une dissertation de haute philosophie littéraire dont vous n'avez que faire et nous aussi pour l'instant; revenons plutôt au *Polyeucte* de Corneille et au *Poliuto* de M. Cammarano (ne pas confondre avec M. Scribe, c'est lui-même qui nous en avertit dans sa préface, car, ni plus ni moins que M. V. Hugo, M. Cammarano fait des prefaces.)

Corneille avait fait de Polyeucte un chrétien des premiers âges, entièrement détaché des choses d'ici-bas, incapable de jalousie, tellement même que, sur le point de sacrifier sa vie à la vérité, il lègue sa femme à Sévère, son rival; et celui-ci, un digne Romain, taillé à son devoir et repoussant un nouvel hymen qui l'eût unie à l'assassin de son premier époux. Puis il y avait ce caractère admirablement tracé de Félix, hésitant entre son affection pour Polyeucte, son amour pour sa fille, son respect des dieux, le désir de se concilier Sévère dont il ignorait la grande âme, et la crainte de perdre sa charge: un vrai type de courtisan enfin.

Il y avait encore de magnifiques scènes, expression sublime de cette lutte, la tirade de Polyeucte:

Source délicieuse en mières féconde,
Que voulez-vous de moi, flatteuses volupés?

et le fameux: Je suis chrétien! Il y avait aussi un dialogue vif, pressé, où la pensée jaillissait de source, secondée par un vers net et précis.

Voyons Poliuto. Il est chrétien, excellent chrétien, prêt à se dévouer pour son Dieu, mais d'une jalousie de tigre et fort disposé à doubler Othello. Sévère n'a pas l'air de tenir beaucoup à ce qui son rival vive et le livre aux bêtes, ainsi que Pauline devenue chrétienne, avec un plaisir évident. Félix n'apparaît que pour la forme; mais à sa place et pour compléter la morale du drame, dit le librettiste, surgit un affreux Callisthène, un grand-prêtre brûlant pour Pauline d'une *impudique ardeur*. C'est lui, le payen, qui machine cette trame horrible qui trouble ce chatmant menage de Polyeucte, c'est lui qui lui inflitre dans l'âme le venin de la jalousie et c'est lui qui l'envoie à la mort; il est vrai qu'il ne songeait pas que Pauline se ferait chrétienne et partagerait le sort de son époux, et c'est là sa punition, à ce grand-prêtre machiavélique.

Vous voyez que c'est un bon gros mélodramme, qui n'a de ressemblance avec la tragédie que par la mort des Chrétiens et le nom des personnages. Polyeucte, Sévère, Pauline, Félix, ils y sont bien tous, avec cette adjonction de Callisthène; mais où sont ces admirables mouvemens dramatiques? Il nous semble qu'en suivant pas à pas le canevas de *Polyeucte*, on eût pu faire un excellent libretto et que certaines scènes et certains passages, tels que le sacrificatoire! Je suis chrétien! eussent suffisamment prêté à l'inspiration du compositeur. Oui, mais nous avons perdu Callisthène. Eh! mon Dieu, si Callisthène fesait tant le bonheur du librettiste, on eût pu le faire entrer, en serrant un peu l'espace, dans la tragédie mise en musique; nous lui aurions passé son Callisthène en faveur de son respect pour les chefs-d'œuvres auxquels il devrait être interdit d'attenter; le librettiste, le compositeur, le public, tout le monde eût été content et la grande ombre de Corneille n'aurait pas à gémir sur cette profanation. Mais vous connaissez la fable:

Une grenouille vit un bœuf
Qui lui sembla de belle taille.

Du reste, ce n'est pas un reproche que nous adressons à l'auteur du libretto de *Poliuto* plutôt qu'à tout autre; c'est malheureusement un procédé trop fréquent chez les librettistes que de prendre une œuvre, de la mutiler, de la dépouiller, d'en faire un squelette et de l'accommoder ainsi à ce qu'on appelle les besoins de la scène? Et les besoins de la vérité et du beau! Ne blâmons donc pas un auteur moderne de sa pourvuite impitoyable contre ces profanateurs de ses œuvres; et nous, défendons les morts, puisque la tombe et la gloire ne peuvent pas les défendre.

Essayons de passer à un sujet plus riant et, laissant de côte les grands poètes et leur pâles imitateurs, parlons un peu de la partition de *Poliuto*. Mais las! nous demandions, pour nous consoler de tous ces méfaits, quelque chose qui nous remît une teinte plus rose dans l'âme, et la voici encore triste, plus triste que jamais. Est-ce donc nouvelle disposition de notre part? Est-ce donc ce froid pâle et sombre du mois de mars qui glace nos sens; est-ce ce ciel gris et sans couleur qui engourdit notre imagination? Mais non, nous voici fort disposés les uns et les autres à écouter, à applaudir de la belle et grande musique, et rien ne nous émeut; dès la symphonie d'ouverture, le froid nous prend, la tristesse nous gagne, et sans quelques étincelles qui brillent par instant et nous raniment un peu, nous gelerions sur place. Rien n'est plus triste, en effet, que cette partition de *Poliuto*, jouée en France sous le nom des *Martyrs*, paroles de M. Scribe (ne pas confondre avec M. Cammarano), et donnée, avec quelques changemens, à Naples et dans d'autres villes de l'Italie sous le premier titre. Nous ne savons quelle sombre melancolie s'étend, comme un crêpe, sur cette musique; les notes, en se détachant des instrumens, semblent se glacer comme l'eau d'une fontaine sous le souffle de la bise. Il règne dans toute la partition une monotonie de style qui n'est pas, l'unité, car l'unite n'exclut pas la variété de détails et qui lui enlève cette chaleur vitale qui pénètre